

ALEXIA TOUZA

ACCOMMODATIONS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042530983

Dépôt légal : juin 2026

À la fée Viviane

Accommodations

Martha Moutarlier quitta le bureau du directeur de l'hôtel avec cette raideur caractérisée qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle était contrariée : épaules en arrière, menton en avant et pas militaire. Lorsqu'elle était ainsi, les membres de son équipe se faisaient tout petits.

Elle descendit l'escalier de service à toute vitesse, poussa la barre antipanique et sortit de l'hôtel. Quelques mètres, et la voilà sur la plage. Un bar de plein air s'y trouvait, qui servait des cocktails aux touristes jusque tard dans la nuit. À cette heure matinale, il était fermé, le matériel sous clé, mais si vous franchissiez la chaîne maigrelette qui en faisait le tour, rien ne vous empêchait de vous asseoir au comptoir désert. C'est ce que fit Martha. Elle s'alluma une cigarette et consulta sa montre. Cinq minutes, pas plus. Elle aurait déjà dû commencer l'inspection des chambres. Elle rattraperait son retard sur la pause déjeuner.

Tandis qu'elle laissait la première bouffée de cigarette jouer son rôle de cataplasme et apaiser ses nerfs, Martha regarda le spectacle autour d'elle. Deux jours plus tôt, ils avaient essuyé une grosse tempête. Rien de comparable à un cyclone, mais le vent avait été assez mauvais pour avoir causé d'importants dégâts. Si le gros des débris avait été déblayé dès le lendemain – du moins dans les zones touristiques comme celle-ci – la belle plage blanche en avait gardé les stigmates. Un œil exercé comme celui de Martha repérait l'irrégularité du sable, les feuilles béantes des bananiers, les lambeaux de plastique disséminés. Plus loin en bord de mer, des ouvriers réparaient la route abîmée.

Elle se laissa un temps distraire par le bruit des vagues – le vent des jours précédents n'était pas totalement retombé, la

mer restait nerveuse – puis se dépêcha de finir cette cigarette hors planning et retourna fissa à l'hôtel.

Monsieur le directeur venait de lui coller sa dernière recrue dans les pattes. Ça n'arrêtait pas, ces derniers temps. Les filles – puisque l'équipe était exclusivement féminine, ces messieurs ne se bousculant pas pour nettoyer la merde laissée par les autres, et Dieu sait qu'ils en laissaient – les filles allaient et venaient. Faisaient une saison, parfois deux, et partaient voir ailleurs. Beaucoup quittaient carrément l'île pour la métropole ou, pourquoi pas, les États-Unis ou l'Amérique latine. Martha avait du mal à comprendre ce nomadisme. Elle-même travaillait dans cet hôtel depuis presque vingt ans. Elle avait quarante et un ans.

Une nouvelle femme de chambre à accueillir, cela voulait dire encore quelqu'un à former, encore des plannings à réviser, sans compter les détails matériels de l'arrivée : badge, uniforme, etc. Tout ce rituel, à dire vrai, était assez bien réglé pour ne laisser aucune place à l'improvisation. La surcharge de travail restait limitée et Martha, de toute façon, était payée pour ça. Alors pourquoi une telle contrariété ?

« Il aurait pu demander à Nour, pour une fois », marmonna-t-elle en contournant l'hôtel pour atteindre la porte de service à l'arrière – le personnel n'avait pas le droit de passer par la réception, sauf en cas d'évacuation, et encore.

Nour était l'autre cheffe d'équipe. Elle supervisait l'entretien des vingt bungalows du Village Club qui dépendaient de l'hôtel, plus loin au bout de la plage. Une bonne professionnelle, presque aussi expérimentée que Martha, mais dotée d'un tout autre tempérament.

Nour passait son temps (beaucoup trop de temps, estimait Martha) à arrondir les angles. Elle se donnait un mal de chien pour concilier, réconcilier, les contraintes de tout le monde – celles de ses femmes de chambre, celles des clients, celles du directeur – jusqu'à dépenser une énergie folle, déraisonnable. Elle se montrait, selon Martha, beaucoup trop arrangeante. Jusqu'à faire, en toute bonne foi, des promesses impossibles à tenir. On ne savait jamais où on en était avec elle. Cette excessive complaisance lui avait joué des tours. Résultat : dès

que Monsieur Benoist, le directeur, devait confier une charge supplémentaire à quelqu'un, il s'adressait, instinctivement, à Martha.

Martha n'était pas conciliante. Mais on la tenait pour une personne de devoir. La personne en qui vous aviez confiance pour prendre en main les problèmes. Les équipes aussi partageaient ce sentiment : même les femmes de chambre sous la responsabilité de Nour en appelaient à Martha pour régler un différend avec un client.

Et pourtant, dès que se libérait une place dans l'équipe de Nour, les « filles » de Martha se battaient pour y aller. Phénomène évident, incontestable, impossible à ignorer – même si Martha avait choisi de l'ignorer. Elle recevait les demandes, les transmettait à Nour et se mettait d'accord avec elle. Cette dernière, gênée, s'excusait de ces débauchages à répétition qu'elle-même n'aurait jamais osé déclencher. Martha balayait son embarras d'un haussement d'épaules. Il y avait longtemps qu'elle avait compris et accepté d'être celle qu'on allait chercher en cas de problème – et que Nour était celle avec qui l'on préférait bosser quand tout allait bien. Même si ces bungalows, franchement, ce n'était pas toujours une partie de plaisir. Le travail y est moins répétitif, certes, mais vous devez nettoyer des habitations de fond en comble avec à peine plus de temps que pour les chambres d'hôtel, et nettement plus de difficultés à circuler avec le chariot d'entretien.

L'indulgence de Martha avait un autre motif, moins avouable.

Six ans plus tôt, après la période des fêtes, elle était allée trouver le directeur – ce n'était pas encore Monsieur Benoist, mais son prédécesseur – et s'était plainte de toucher, elle à qui l'on confiait beaucoup plus de responsabilités, la même prime de fin d'année que Nour. Une fois cela exprimé, elle avait aussitôt regretté ce trait d'amertume, mais c'était trop tard. Le message avait été reçu cinq sur cinq. Le Noël suivant, Martha avait reçu une somme significativement plus forte que sa consœur. L'écart s'était instauré et Monsieur Benoist l'avait fait perdurer jusqu'à ce jour. Le fait que Martha, sans

avoir jamais quitté la Guadeloupe, passait pour hexagonale (héritage génétique du côté paternel), y avait un peu contribué.

Aux regrets que Martha avait éprouvés après son coup d'éclat s'était ajoutée la honte de savoir que, bien sûr, l'ancien directeur s'était fait un plaisir d'exposer à Nour les raisons de cette différence de traitement. Nour n'avait jamais rien dit – ce n'était pas son genre de se plaindre, cela, Martha le concédait volontiers – mais leurs rapports s'étaient refroidis quelque temps. Puis Nour avait fait contre mauvaise fortune bon cœur, ou avait peut-être estimé, après tout, que l'écart était justifié. Depuis lors, toutes les fois où Martha commençait à s'échauffer parce qu'on lui collait du boulot supplémentaire, à elle et pas à Nour, elle se souvenait de cette affaire de prime de Noël – et sa colère retombait.

La « nouvelle nouvelle » arrivait demain. Pour ne rien arranger, elle était parfaitement inexpérimentée. Monsieur Benoist l'avait reconnu platement. On lui avait demandé de rendre service à une jeune femme dans le besoin et il avait obtempéré. Pendant qu'il gagnait ainsi ses galons pour le paradis des cieux, c'était Martha qui se coltinait le boulot.

Comme convenu, il avait fait suivre à Martha les coordonnées de la fille – de CV, elle n'en avait pas. Toussaint, Thomasine. Dix-huit ans. Haïtienne, ce qui n'avait rien d'inhabituel ici en Guadeloupe, encore moins dans l'hôtellerie. Pas de photo d'identité. Dommage. Martha était dotée d'une excellente mémoire visuelle. Si un nom ne lui parlait pas, un visage, elle ne l'oubliait jamais. Et elle en avait vu défiler, des visages. Ainsi l'intérieur de sa tête conservait-il un trombinoscope complet qu'elle revisitait parfois, chez elle, dans ses moments d'ennui, comme un supporter de football s'amuse à passer en revue les joueurs de ses équipes préférées.

Elle se rappelait tout aussi bien les visages des clients de l'hôtel – en vingt ans de carrière, combien pouvaient-ils représenter ?

Mais à ceux-là, elle ne repensait jamais.

Elle ne prêtait attention aux clients que lorsqu'ils posaient problème.

Fort heureusement, le standing de l'Hôtel Caraïbes ne cédait pas aux extravagances. Martha avait appris à recueillir, visage impassible, les exigences, à les écouter jusqu'au bout et à réprimer un sourire moqueur quand elle répondait que non, il n'était pas possible de changer la couleur des rideaux, ou modifier l'orientation du lit, et que si le client voulait qu'on lui repasse ses habits, il devrait les confier au service pressing moyennant supplément. Elle savait qu'en revanche, dans le Royal Palace, l'hôtel de luxe et spa de Sainte-Anne, se plier à tous les caprices d'une clientèle argentée relevait du sport collectif. Elle n'enviait pas ses jeunes collègues qui se pressaient d'aller travailler là-bas, éblouies par la classe de l'endroit.

Toutes les femmes de chambre ont des souvenirs de clients particulièrement attachants, de gentils habitués, auxquels on pense pour ne plus penser aux autres, les grincheux, les méprisants, les malpolis, ceux qui attendent de vous que vous disparaissiez le plus vite possible si vous avez le malheur de faire leur chambre quand ils rentrent. Martha avait, bien sûr, connu son lot de clients sympas. Qui sourient, qui vous souhaitent une bonne journée, qui s'embêtent à vous laisser une chambre à peu près en ordre et qui vous donnent de petits pourboires.

Des exemples de ces clients-là, Martha en avait plein. Mais elle n'y pensait presque jamais. Ni à ceux-là ni aux autres.

Pour elle, les clients, c'était une espèce d'hommes et de femmes à part, des personnages en deux dimensions, comme dans les livres d'images. La plupart venaient de très loin, étaient là pour une semaine, deux semaines, un mois de vacances, et elle avait du mal à les concevoir comme des êtres de chair et de sang. Beaucoup disposaient, évidemment, de moyens financiers que Martha n'aurait jamais, mais leur aisance ne suffisait pas à expliquer le sentiment d'étrangeté qu'elle nourrissait encore à leur égard après vingt ans de carrière. Suspendus non seulement du monde réel, mais encore de leur propre vie ; transplantés dans son hôtel sans jamais être destinés à s'y enraciner – et d'ailleurs, n'est-ce pas la règle du jeu ? – ils ne demandaient pourtant qu'à s'amuser.

Se reposer, prendre du bon temps avant de retourner affronter le grand monde – affrontement imaginaire, auquel Martha n’assistait jamais.

Et puisqu’elle savait bien qu’elle restait, pour eux, une figure sur la carte de leurs vacances, elle les réduisait, à son tour, à des prototypes pour ces dépliant publicitaires édités par l’office de tourisme de Guadeloupe ; et si elle feuilletait lesdites brochures avec attendrissement quand elle les avait entre les mains, elle les mettait tout aussi vite de côté, puis les oubliait.

L’indifférence de Martha envers les clients de l’hôtel avait donc toujours existé. Sa lassitude envers ses jeunes collègues, elle, était chose récente.

Ce poste de cheffe d’équipe, elle l’avait voulu de toutes ses forces. Elle l’avait décroché très jeune, à vingt-deux ans seulement, après trois années à officier comme « simple » femme de chambre. Trois années où elle s’était fait quelques solides ennemies, ne comptant pas ses heures, nettoyant ses chambres avec une efficacité record, remplaçant les absentes au pied levé – et s’arrangeant, bien sûr, pour que ce zèle fût su. D’autres étaient mieux placées qu’elles pour obtenir le poste, plus anciennes, plus expérimentées, mais aucune ne le voulait plus que Martha. Et elle l’obtint.

Quand elle se concentrait un peu, quand elle y mettait du sien, Martha pouvait retrouver la griserie de cette époque. Et il lui semblait qu’elle était encore là, oui, là, à portée de main, cette sensation unique de triomphe, d’avoir atteint son but, un but, n’importe quel but ; d’avoir réussi à être là où elle devait être : cheffe d’équipe, responsable, semi-patronne pour ainsi dire.

Et puis le temps avait passé ; clients, employées, directeur avaient défilé, et elle, Martha, était restée.

Les dernières rumeurs donnaient justement partant l’actuel directeur, Monsieur Benoist. Martha restait insensible à cette possibilité. Des patrons comme celui-là, elle en avait connu une demi-douzaine. Elle n’avait rien contre le dernier – c’était même un homme plutôt sympathique – mais trouvait

qu'il manquait de poigne. Si cela n'avait tenu qu'à elle, certaines décisions se seraient prises plus rapidement.

Il était vrai que les décisions en question ne lui revenaient pas, ce qu'elle avait tendance à oublier.

Au bout de vingt ans de maison, Martha se sentait plus maîtresse de l'hôtel que le directeur lui-même. Elle n'avait jamais voulu – osé, envisagé – prendre complètement son envol, devenir directrice elle-même. Teresa, la responsable que Nour avait remplacée, l'avait fait. Elle avait démissionné, suivi un BTS hôtellerie, avait à son tour pris la tête d'une petite pension. C'était une Vénézuélienne pugnace, qui avait appris le français à son arrivée en Guadeloupe à l'âge de dix-huit ans, et l'avait parfaitement maîtrisé en quelques années, hormis un léger accent. Martha, qui par la grâce de ses parents parlait couramment le français et le créole sans jamais les avoir appris, éprouvait toujours une secrète mais sincère admiration pour celles et ceux qui parvenaient, à force de travail et de discipline, à dominer une langue étrangère.

Peut-être était-ce cela, au fond. Chaque recrue lui rappelait qu'elle était restée. Chaque nouvelle fille la vieillissait. Elle, qui avait longtemps compté parmi les plus jeunes de l'équipe, même en tant que responsable, était à présent l'une des plus anciennes. À quoi avaient servi ces années ? À part se détacher de tout, petit à petit ?

Souvent, elle se surprenait à envier Nour. Nour dont l'équipe changeait moins que la sienne. Nour à qui on confiait ses problèmes de cœur ou d'argent. Nour qui prenait la peine d'acheter des croissants les jours où il y avait un anniversaire à fêter dans l'équipe. À ses débuts, Martha avait, elle aussi, essayé de jouer la carte de la nourriture. Avait apporté au travail des gâteaux, des fruits, des flans coco qu'elle confectonnait chez elle, tard le soir. Les filles avaient joué le jeu, s'étaient servies, avaient remercié – et pourtant la tentative n'avait pas pris, le partage restait artificiel, presque gênant. Martha avait arrêté. Personne ne s'en était plaint.